



Ziglobitha,  
Revue des Arts, Linguistique,  
Littérature & Civilisations

Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

## Les contes de la faim et du décepteur : un faisceau d'éducation à l'entraide et à la cohésion sociale

---

**KONAN Yao Paul Boris**

Université Alassane OUATTARA (Côte d'Ivoire)

[kpaulboris33@gmail.com](mailto:kpaulboris33@gmail.com)

**Résumé :** Les contes africains abordent la problématique de la faim, une notion capitale dans le quotidien des sociétés africaines. Le traitement de ce thème est un moyen efficace d'éducation à l'entraide et à la cohésion sociale. Ainsi, par le biais du décepteur, les comportements antisociaux sont reprouvés pour faire place aux valeurs sociales, gage d'équilibre de la société. Dès lors, la gourmandise et l'égoïsme sont une manifestation parfaite de l'égoïsme quand la violence, elle, est perçue comme un frein à la sécurité sociale. Aussi, les défauts tels que le vol, la malhonnêteté, sont considérés comme une mise en abîme de la quiétude sociale et un pilier de la corruption.

**Mots-clés :** Contes africains, faim, éducation, entraide, cohésion sociale.

**Tales of hunger and the deceptor : a bundle of education for mutual aid and social cohesion**

**Abstract :** African tales address the problem of hunger, a crucial notion in the daily life of African societies. The treatment of this theme is an effective means of education for mutual aid and social cohesion. Thus, through the deceptor, antisocial behaviors are reprobate to make room for social values, a guarantee of the balance of society. Hence, gluttony and selfishness are a perfect manifestation of self-centredness when violence is perceived as an obstacle to social security. Also, defects such as theft, dishonesty, are seen as an abyss of social tranquility and a pillar of corruption.

**Keywords :** African tales, hunger, education, mutual aid, social cohesion.

## Introduction

La faim est un thème essentiel dans les récits africains. La société africaine traditionnelle étant une société paysanne, elle est perpétuellement en quête de nourriture pour assurer sa survie et sa croissance. C'est donc une société qui pratique une économie de subsistance. Malheureusement, les aléas climatiques et météorologiques ne se montrent pas toujours favorables à l'homme dans cette quête de nourriture. Ce qui pousse l'homme à adopter, parfois, des attitudes asociales pour réaliser ses desseins. En effet, en période de disette, certains personnages n'hésitent pas à faire usage des voies malsaines pour assurer leur survie. Les conteurs, par le traitement de cette thématique, visent, d'une part, à dénoncer ces antivaleurs, et d'autre part, à sensibiliser sur la construction d'une société plus juste et harmonieuse.

Dans le conte africain, la satire se présente comme une critique dépréciative à visée méliorative. Les différents comportements qui s'agrippent à la notion de faim dans les contes africains constituent les objets de l'investigation. Une telle investigation se fonde sur une recherche documentaire. L'analyse sera, dès lors, sous-tendue par des illustrations à partir de recueils de contes empruntés dans la sphère africaine. Alors, il serait intéressant de savoir comment le décepteur en tant que personnage faible physiquement mais fort mentalement de par ses actions visant à mettre en déroute ses adversaires, participent de l'éducation à l'entraide et à la cohésion sociale. Cette préoccupation sera disséquée à travers l'ethnocritique et la sociocritique. En effet, l'ethnocritique est l'étude de la pluralité et de la variation culturelles constitutives des œuvres littéraires. Son champ critique est celui des théories littéraires de type herméneutique. Elle s'intéresse plus spécifiquement aux jeux incessants à l'œuvre dans le texte entre des formes plus ou moins hétérogènes de cultures orale et écrite, folklorique et officielle (Privat et al. 2011, p. 16). La sociocritique, quant à elle, est une approche du fait littéraire qui étudie la socialité du texte (Duchet, 1971, p. 18).

Les contes sont très importants pour la société des hommes. Grâce aux multiples leçons de morale qu'ils livrent, ils régénèrent l'homme et établissent des règles de conduite, en vue de séréniser l'équilibre de la communauté. Éléments incontournables du patrimoine culturel et folklorique, ils sont le reflet de la civilisation des peuples dont ils sont issus. Dans les contes, hommes, animaux, végétaux, divinités, êtres surnaturels et allégoriques sont convoqués pour vivre en harmonie. Ce faisant, le conte œuvre à l'idéal d'un monde meilleur, optimiste. Cependant, force est de constater que cette vision du monde par le conte reste utopique, car « la société traditionnelle n'est pas une société idyllique à l'intérieur de laquelle la solidarité fonctionne merveilleusement (...). On y trouve de vives tensions, des rivalités, des oppositions » (Zigui, 2003-2004, p. 48).

Le conte vise à optimiser ces relations afin de pacifier les rapports entre les hommes. Ainsi, il vilipende les comportements anormaux de certains membres de la communauté par le biais du décepteur. Ces méconduites se catégorisent en deux classes : celles qui relèvent de l'ordre social et celles qui portent sur l'aspect moral. Pour ce faire, la démarche exploratoire fait apprécier la manifestation de la satire sociale et de la satire morale dans les contes de la faim et du décepteur comme un faisceau d'éducation à l'entraide et à la cohésion sociale.

### **1. La satire sociale dans les contes de la faim et du décepteur**

Originellement définie comme étant un ouvrage mêlé de prose ou de vers où l'auteur fait la censure des mœurs publiques, la satire a connu une évolution sémantique. Elle désigne aussi un genre littéraire en vers (un poème de structure) où le poète attaquait les vices et les ridicules de ses contemporains. C'est un écrit, un discours mordant contre quelqu'un. En clair, la satire est appréhendée comme un genre en vers dans lequel l'auteur se moque des ridicules des hommes de son temps en vue de faire une censure des vices.

Aujourd'hui, le mot satire connaît une signification plus renforcée. Elle est un récit ou un discours piquant mêlant raillerie et ayant pour but de critiquer quelqu'un ou quelque chose, c'est-à-dire les vices, les passions dérégées, les sottises des hommes, les institutions politiques ou religieuses. De là, il prend l'allure d'un pamphlet.

Dans les contes africains, la satire intervient pour critiquer sur un ton ironique les travers de certains personnages qui abusent du pouvoir et font preuve d'une carence d'intelligence. Derrière le manteau animalier et la muraille de la fiction, le conteur vise à fustiger les écarts comportementaux des humains. Bernard Zadi Zaourou est de cet avis lorsqu'il écrit :

Jamais la pensée ne surgit du néant ni dans le néant et jamais non plus elle se tourne à vide. L'imaginaire et le merveilleux contribuent tout simplement à créer un univers second qui reste à définir et dont l'interprétation avec le monde vécu confère toute sa puissance à la parole artistique (Zadi, 1979, p. 72).

La satire est la stigmatisation des vices et défauts des hommes. Elle sert à clarifier ou apporter un jugement des faits. Jacques Pelletier souligne dans son art poétique qu'elle « décrit que la vérité des vices » (Pelletier, 1984, p. 35). Ainsi, les rapports entre les personnages apparaissent-ils à plusieurs reprises sous-tendus par des rivalités, des oppositions pouvant conduire à la haine ou à la révolte. En effet, les contes, avant même d'exalter certaines valeurs ou de condamner certains défauts, s'intéressent aux personnages ; leur attribuant des rôles et des fonctions certaines. Ceux-ci interagissent entre eux, créant ainsi des tensions qui prennent diverses colorations. Celles-ci s'appréhendent, le plus souvent, dans des situations de famine.

### 1.1. La gourmandise et l'égoïsme, une manifestation de l'égoïsme

La gourmandise est, selon *Le petit Robert*, le caractère de celui qui est gourmand. Le gourmand est une personne qui ne pense qu'à elle seule. Ce dernier est donc égoïste et souvent ingrat. Le gourmand est donc un gros mangeur, un goinfre, et parfois un friand. Il ne pense qu'aux prérogatives de son ventre et ignore le sens du partage. Dans les récits oraux africains, le personnage qui caractérise la gourmandise est généralement l'Hyène. Et cette gourmandise dénote sa sottise. En tant que personnage sot et impénitent, il est souvent, victime de la roublardise d'un personnage plus prévoyant que lui : le décepteur.

Dans le récit intitulé « Les sept frères, leur père malade, l'hyène et le lièvre », on remarque l'attitude gourmande de l'Hyène qui le pousse à poser un acte inhumain et sans scrupule. Alors que les sept enfants pleurent au chevet de leur père malade et mourant, l'Hyène trouve là une bonne occasion d'affaire pour refaire ses panses. En effet, elle invente un stratagème pour satisfaire sa gourmandise : elle prétend qu'elle peut soigner les gens : « Vous allez nous laisser ensemble dans la case pendant toute une semaine. Personne ne devra y pénétrer ! Allez chercher des racines pour que je lui prépare ses remèdes ! (...) Dans une semaine, votre père vous saluera » (Meyer, 2009, pp. 168-169). Après une semaine passée, les sept frères ne purent voir que la tête de leur père, qui avait été entièrement dévoré par l'hyène. Le lièvre se présente aux sept frères comme un décepteur réparateur de tords subis : il aide les enfants à se saisir de l'hyène. Ainsi, pour le tromper, le lièvre lui fait croire, d'abord, qu'il va effectuer un rite traditionnel ; il lui fait croire ensuite qu'il est un chef religieux musulman, en mettant toujours en avant la viande, la bonne bouffe comme appât. Par sa gourmandise, l'Hyène se fait prendre la tête dans un sac de viande et sera châtiée jusqu'à la mort.

Aussi, dans « Moustique et Oreille », l'on note la gourmandise de Moustique. Objet de la générosité et de la gentillesse de Oreille en période de disette, les deux amis se retrouvent dans le village voisin où ils se camouflent pour s'introduire dans le grand bœuf du village en vue de s'approvisionner en viande. Mais, au cours de la marche, Oreille met en garde Moustique qu'il ne doit pas toucher le cœur du bœuf au risque de le tuer et se faire prendre : « Lorsque nous serons entrés dans le bœuf, il s'y trouve un tas de viande ; tu pourras manger de tout. Mais attention au cœur de l'animal, n'y touche pas ! » (Saulnier 2000, p. 162). Moustique semble avoir compris. Cependant, lorsqu'ils s'introduisent dans le ventre de l'animal, Moustique trouve trop gras et viandé le cœur du bœuf et ne peut s'empêcher de le manger : il le coupe et le mange. Ayant tué l'animal, il trouve que c'est lui l'aîné qui mérite de se cacher dans le gros estomac du bœuf. Il chasse son compagnon et s'offre cette cachette d'où il sera sévèrement puni par les villageois, avec l'aide de ce dernier : « Oreille sort

en courant et va près des gens pour leur dire : « Je connais celui qui a tué votre bœuf. Il est dans l'estomac. Prenez vos bâtons, tenez-vous prêts ! Lorsqu'il va vouloir sortir, frappez-le avant qu'il n'ouvre la bouche » (Saulnier, 2000, p. 163). De toute évidence, le personnage trouve toujours sur son chemin le décepteur. Ce dernier aide la victime à se venger du malfaiteur. Le conte « Le châtiment de Bouki » est un exemple patent. Dans ce récit, Bouki-l'Hyène dévore les petits de ses compères. Mais, lorsque Leuk apprend la lugubre entreprise de Bouki, il fomenta un coup contre lui et l'entraîne dans les griffes de ses victimes :

Que me veux-tu ? dit-il en nasillant. Une terrible épidémie vient de dévaster Doumbélane, répond Leuk de sa voix la plus triste. Tous les animaux sont morts. Toi et moi sommes les seuls survivants. Il faut voir ce grand nombre de corps étendus à travers la forêt de Doumbélane (...) En longue file, toute la famille de Bouki, chargée de récipients, prend le chemin de Doumbélane (...) Lorsqu'il arrive devant le corps Gaïndé-le Lion, il se baisse, soulève une des paupières de celui-ci. Voyant que l'œil du roi des animaux est encore sanglant, il comprit et veut se sauver. Mais il n'en a pas le temps. A l'instant, le Lion le saisit et l'immobilise. En même temps, tous les animaux, réveillés brusquement, se relèvent et viennent entourer Bouki. Le naïf et méchant animal est honteux et tremblant. Chacun veut le mettre à mort (Senghor et Sadjji, 2001 : p. 46).

Dans les récits analysés, l'Hyène manifeste une grande gourmandise à telle enseigne qu'il refuse très souvent de suivre les recommandations ou les conseils de ses associés ; il cherche plutôt à les dominer et les gruger parce que se croyant plus fort. Mais, face à ses adversaires plus rusés, il échoue et se trouve ainsi solitaire voire malheureux. Cela se traduit dans le conte Baoulé qui a pour titre « L'Hyène et le Léopard ». Dans ce conte, l'Hyène se croyant plus intelligente et plus maligne, entreprend une pêche avec Léopard. Guidée par sa gourmandise, l'Hyène veut se montrer plus maligne en laissant les maigres premiers poissons pris à Léopard, en espérant qu'ils feront prochainement une grande pêche où, il pourra s'en accaparer et manger seule tous les poissons. Mais, la situation se passa autrement pour elle, car le jour de la grande pêche n'arrivera jamais. L'Hyène sort alors bredouille de cette partie de pêche et, pleine de colère, elle décida de se rendre au marché pour faire fortune avec les nasses en sa possession.

Malheureusement, elle est encore récompensée de sa gourmandise lorsqu'elle exige un bœuf en échange des nasses : elle s'en sort avec des bastonnades, sans avoir le temps de récupérer ses nasses. En voulant trop gagner, l'Hyène n'obtient aucun poisson et perd ses nasses. Il en est de même, dans « Bouki rossé par les aveugles » (Senghor et Sadjji, 2001, p. 56) où, en période de disette, Leuk tente d'aider son ami Bouki à survivre en l'amenant manger la nourriture des aveugles. Mais, ce dernier, aveuglé par sa glotonnerie, oublie toutes les recommandations à lui faites par Leuk : il mange avec une voracité indescriptible la nourriture des aveugles, si bien que ceux-ci s'en rendent compte.

Il finit par se faire prendre et lyncher dans le baobab par les sociétaires qui le laissent pour mort. Le conte conseille qu'il « vaut mieux gagner de l'argent peu à peu que vouloir faire fortune à toute vitesse en prenant les gens pour des imbéciles » (Chatenet, 2008, p. 106).

Une autre facette de la gourmandise transparaît dans le conte d'origine Guéré intitulé « Tahou le chasseur et la panthère ». En effet, si dans la plupart des contes, la gourmandise se perçoit au niveau gastronomique et parfois matériel, dans ce récit, Tahou traduit sa gourmandise au niveau sexuel et sentimental. Obnubilé par l'amour débordant de la jeune panthère métamorphosée en une très belle jeune fille, il n'eut pas le temps de l'observer et l'étudier avant de lui élire domicile et de l'épouser, malgré les mises en garde de sa première épouse :

-Mon mari, la jeune épouse que tu as amenée m'a donné un coup de griffe quand je l'ai saluée, pourtant très aimablement. Il n'y a qu'une panthère pour avoir des manières aussi sauvages.

-Une panthère ? Ricana Tahou. C'est la jalousie qui te fait parler ! Je la connais depuis très longtemps, sa beauté n'a d'égale que sa douceur (Chatenet, 2008, p. 27).

Il paie atrocement le prix de sa gourmandise et de sa naïveté, car il sera éventré par ce félin qui reprit sa forme originelle avant que Tahou ne s'en rende compte. Les récits analysés montrent que la gourmandise a pour corollaire immédiat la bastonnade ou la mort. En stigmatisant le personnage gourmand, les conteurs lancent un appel à tout individu à l'abandon de ce défaut. Dans les récits animaliers, Araignée est reconnu comme un personnage gourmand. Cependant, l'Hyène est le personnage qui incarne mieux ce défaut. C'est un goinfre avéré qui aime la bonne chère.

Dans « La grande famine », Dissia est taxé de gourmand. En effet, il n'a pas respecté les dispositions et les consignes à lui promulguées par son ami Tôpé pour se procurer la viande des cynocéphales sans courir le moindre risque : « L'armée des cynocéphales est redoutable, il ne faut donc s'attaquer qu'aux plus jeunes qui ferment la marche » (Touré, 1983, p. 100). À cause de sa gloutonnerie, Dissia, une fois sur le lieu de chasse, fit la sourde oreille et préféra s'attaquer au grand cynocéphale qui entraîne la colonie : « Il bondit sur le plus grand des cynocéphales » (Touré, 1983, p. 100). La gourmandise manifeste de Dissia sera la cause de son malheur car la riposte de l'armée des cynocéphales se montre immédiate : « Aussitôt toute la horde se jeta sur lui et à l'aide des gourdins le battit jusqu'à ce qu'on le cru mort » (Touré, 1983, p. 107).

La gourmandise est un défaut qui pousse celui qui en est victime ou qui le pratique à outrepasser les consignes, les interdits, les pratiques proscrites par la société. Elle est comme une sorte de virus qui affecte l'esprit et provoque une ignominie intellectuelle. Cette contagion rend le contaminé inactif et inefficace de tout raisonnement.

Le conte « Zan, le tueur de serpents », évoque la gourmandise d'un chasseur, tueur de serpents. Il s'entêta, malgré les nombreuses supplications, à tuer le serpent et le mangea. Il finit par mourir assoiffé et le ventre éclaté : « Il alla au bord de la rivière : il en but toute l'eau. Il se précipita dans le fleuve : il en but toute l'eau. Son ventre éclata. Le serpent rouge en sortit » (Meyer, 1988, p. 48). L'attitude gourmande d'Araignée irrite ses congénères qui décident de s'en aller. Cependant, sa majesté divine se trouvant impuissante face à cette situation ordonnera de battre Araignée par faute de sa gourmandise : « Qu'on me batte donc Araignée » (N'guessan, 1988, p. 125).

À partir du comportement de Dissia et ses corollaires et des conséquences qui s'en suivent, on comprend que la gourmandise est un défaut qui ne saurait faire bon ménage avec le bon sens. Elle témoigne de toute incapacité à réfléchir, féconde l'ignominie et traduit toute sorte d'imbécilité. Comme dit, la gourmandise entraîne l'égoïsme et l'ingratitude.

D'après le Petit Robert, l'« égoïsme » vient du latin « ego » qui signifie « moi » et du suffixe « isme » qui est « l'attitude à ». Cela veut dire que l'égoïsme est « un attachement excessif à soi-même qui fait que l'on subordonne l'intérêt d'autrui à son propre intérêt » (Rey et al. 2020, p. 2880). Elle est une attitude individualiste où le personnage ne pense qu'à lui seul ; cette attitude laisse entrevoir un personnage égocentrique qui pense à ses intérêts personnels. Il ne se soucie que de son être et désire être toujours le point de mire.

L'égoïste est donc dépourvu du sens du partage. Cette pratique est visible dans « Le néré de Dissia », où Dissia refuse de partager son néré. Il préférerait en profiter uniquement avec sa famille, au détriment des autres. En effet, Dissia était le propriétaire de l'unique arbre à « néré » du village. Le « néré » est un arbre qu'on trouve généralement à l'extrême Nord du continent africain, précisément dans les zones moyennement savaniques. En Côte d'Ivoire par exemple, on trouve le « néré » dans la région du Nord à partir de Katiola. Il est à noter que c'est à partir du « néré » qu'on fabrique le fameux « *soumara* » aujourd'hui tant recherché par les occidentaux à cause de ses nombreuses et extraordinaires vertus thérapeutiques. Mais, Dissia, seul propriétaire dans le village, refuse de partager avec ses concitoyens. Ainsi, il tient des propos peu courtois lorsqu'on le supplie d'en partager. Ce passage en est une illustration parfaite : « Lorsque les poules auront des dents, je vous autoriserai à récolter mon « néré ». Et puis le « néré » ne nous suffit même pas à ma famille et moi. Nous autres pensons à l'avenir » (Touré, 1983, p. 82).

Dissia est un personnage sans sentiment et sans cœur, car pendant que les habitants du village souffraient de la famine ou de la disette, lui et sa famille vivaient à l'aise. Il refuse alors d'aider ses congénères à combler leur manque. D'ailleurs, les conteurs fustigent dans leurs récits ceux qui se mettent à l'écart de

l'organisation sociale et économique, mais aussi et surtout qui ne recherchent que leur propre intérêt.

Par ailleurs, Théophile Minan Touré, dans son projet de société, oppose Tôpé-l'Araignée, un personnage insignifiant à Dissia (plus fort) en mettant fin à son individualisme grandissant. En effet, Dissia est châtié grâce à la ruse de Tôpé-l'Araignée. Il réussit à jouer un vilain tour à Dissia, l'être égoïste en le ligotant solidement à son propre arbre à néré. Face à cette situation, Dissia tire les conséquences de sa méchanceté, son égoïsme car il assiste impuissamment au partage de ses beaux fruits entre tous les autres habitants du village : « Dissia comprenait à présent, mais un peu tard, ce que voulait Tôpé. Et il fit malgré lui, la courte échelle à Tôpé. Ce dernier monta sur les épaules puis sur la tête de l'égoïste et récolta suffisamment de « néré » pour satisfaire les besoins de tout le village » (Touré, 1983, pp. 83-84).

Ici, Dissia, le personnage égoïste est tourné en dérision non seulement par le conteur mais aussi et surtout par la communauté. En voulant garder les fruits de son arbre pour lui seul, il finit alors par tout perdre. L'on observe donc l'humiliation et le ridicule de Dissia, l'incarnation de l'égoïsme.

En outre, l'égoïsme se manifeste par la volonté de tout posséder, de tout amasser dans le but de paraître le plus fort ou de dominer les autres. Ce fait est remarquable dans « La gourde de la sagesse », où le père de Tôpé-l'Araignée a passé sa vie à amasser pour lui seul toute l'intelligence du monde.

En plus de Dissia et le père de Tôpé, un autre personnage s'est illustré par son égoïsme. Il s'agit du riche serpent. Dans « Le marché du serpent », en effet, le propriétaire apparaît comme un riche, propriétaire d'une multitude de bœufs. Alors qu'une grande famine sévissait dans le village voisin, le serpent ne voulut partager son bétail qu'après sept jours de raclage de jambes : « Mes bœufs sont en effet à vendre. Je n'en demande pas un prix excessif, rien qu'un petit raclage de jambes pendant sept petits matins » (Touré, 1983, p. 55). Par un stratagème, Tôpé, en usant de sa ruse, conduit l'égoïste et méchant serpent à une ironie du sort : « Tôpé retourna habilement la lame coupante et sectionna le serpent qui mourut d'atroces douleurs » (Touré, 1983, p. 62).

Une fois de plus, Tôpé-l'Araignée se montre comme le représentant de la communauté. Choisi par le conteur, il intervient comme un décepteur pour dénoncer et punir cet égoïste personnage. Contrairement à la sanction réservée à l'égoïste Dissia qui était légère, celle du serpent est plus terrible ou atroce, car il connut la mort.

L'on remarque que dans les récits de Théophile Minan Touré, un accent particulier est mis sur le personnage égoïste. Il stigmatise et sanctionne l'égoïsme avec la dernière énergie, car celui qui la pratique n'a pas sa place d'être dans la société. Cela veut dire que l'égoïsme est un défaut à bannir de la société. Ainsi,



l'auteur fait la satire en se servant de Tôpé, le personnage minuscule (plus faible) pour corriger les méchants et surtout les faire disparaître de la communauté.

À côté de Dissia-l'Hyène, du père de Tôpé et du riche serpent, reconnus officiellement comme des personnages égoïstes, (Mozzani, 1995, p. 148), il y a un autre personnage surprenant en la personne d'Araignée. En effet, Araignée perd très souvent son honneur, sa dignité en se substituant en un personnage égoïste. Dans « Le Bœuf de l'Araignée », Kacou Ananzè (l'Araignée) ruse avec Dieu pour triompher à l'épreuve jugée irréalisable et impossible. Il s'agissait d'abattre l'ancêtre des fromagers qui se trouvait dans le champ de Dieu. Mais, aucun fer tranchant n'était autorisé si ce n'est qu'avec "ça". Alors, Araignée informé de la nouvelle, se présenta devant Dieu pour participer à l'épreuve :

« J'ai appris que tu veux abattre ton fromager.

- Oui, mais avec ça ...

- Ce n'est même pas une épreuve ! Et tu n'as trouvé aucun homme pour se présenter ?

- Aucun homme.

- Et bien, moi, je vais l'abattre, ce fromager, rien qu'avec ça » (Dadié, 1955, p. 55).

Kacou Ananzè utilise la ruse, l'intelligence pour abattre le fromager avec une hache bien aiguisée qu'il avait caché une nuit au pied de l'arbre. Il gagne ainsi le pari : d'où l'obtention d'un œuf de la part de Dieu comme la récompense de l'effort fourni. Cependant, Kacou Ananzè refuse de partager son bœuf avec les autres membres de la communauté. Il décide donc d'aller le manger seul loin dans la forêt oubliant même sa propre famille, c'est-à-dire à un endroit où il était rassuré que rien du tout ne bougeait.

Après avoir choisi le lieu idéal, Kacou Ananzè s'apprêtait à faire la fête lorsqu'apparaît soudain un personnage allégorique voire la mort qui le dupera en mangeant toute sa provision. De ce fait, le personnage égoïste sort perdant. Cette même attitude égoïste est dépeinte dans « Araignée aux funérailles divines » (N'guessan, 1988, p. 125), où Araignée décide de manger tout seul les différents mets à lui offerts par Dieu. Ce comportement asocial lui vaudra une bastonnade correctionnelle.

Ainsi, Dieu passe par la Mort pour sanctionner Araignée pour son égoïsme, sa méchanceté caractérisée. En effet, le fait de vouloir bien disposer tout seul de sa nourriture en traversant toutes les composantes naturelles, il se trouve confronter à une situation où il n'a pas pu bénéficier du moindre morceau de l'objet de sa quête, le fruit de sa ruse. Araignée met en exergue sa sottise aux yeux de la société tout entière.

Dans le conte Dioula, « Le Roi et sa fille », l'on met en lumière l'égoïsme du roi qui conserve jalousement sa fille. Tellement belle, le roi refuse de marier sa fille, car il « se dit qu'il ne trouverait jamais un mari digne d'elle » (Chatenet,

2008, p. 95). Malheureusement, Téné, la princesse connut précocement la mort avec la nuque fracassée par la branche du balanza, planté spécialement pour son repos. La moralité de ce conte est édifiante : c'est qu'il faut retenir qu'à force de conserver jalousement ce que l'on aime (ce qui nous est précieux), l'on finit par le perdre définitivement sans en tirer aucun profit. Autrement dit, l'attitude de l'égoïste l'entraîne toujours à la perte totale de l'objet tant convoité.

Comme vu, les contes qui traitent de la gourmandise et de l'égoïsme mettent l'accent sur le sort réservé au personnage qui les pratique. La gourmandise entraîne forcément l'égoïsme. Dès lors, les conteurs dénoncent sans aucune retenue ces défauts. Ils sont appréhendés comme des comportements qui n'ont aucun droit d'exister dans la société, car ils constituent une menace du groupe communautaire voire une atteinte grave à la cohésion sociale. Alors, les conteurs, dans leurs entreprises les dénoncent en tournant en ridicule les concernés et en leur infligeant une sanction sévère. En clair, ces personnages sont à bannir définitivement de la société.

Aussi, les sanctions sévères infligées à ces personnages telles que la mort et la perte de l'objet constituent une invitation aux membres de la communauté à faire acte de générosité ou de charité envers autrui, c'est-à-dire à cultiver l'esprit de partage. Une telle attitude participerait à la consolidation de la cohésion sociale. En faisant ainsi, l'on évite les rivalités qui entraînent aujourd'hui notre monde dans des catastrophes sans précédent.

Acte individualiste, l'égoïsme ne renforce jamais les liens de solidarité qui constituent la pierre angulaire de la vie sociale. Alors, la correction de ce vice réside toujours dans la perte de l'objet qu'on désire tant et que l'on veut garder pour soi. À ce niveau, le héros égoïste passe directement de la possession sans restriction à la désillusion totale. La satire de ce vice, comme celui de la gourmandise, met en évidence aux yeux de la communauté, la nécessité objective d'être altruiste, de se porter vers l'autre. L'égoïsme, en faisant primer les droits de l'individu, la réalité de l'ego sur les prérogatives de la collectivité débouche sur la catastrophe de la perte. Le public visiblement heureux et satisfait rit. Au-delà du rire libérateur, se profile toute la vision des conteurs, toute la morale qui suinte de ces vestiges oraux.

Comme dit, l'égoïsme est un défaut qui n'a pas sa place dans la société. Il est dénoncé énergiquement dans les contes. Pour cela, celui qui le pratique est toujours sanctionné afin de servir de moralité aux autres. Le personnage égoïste est très souvent oublieux des bienfaits, de la bonté des autres. En tant que défauts, la gourmandise et l'égoïsme conduisent à la violence. Ce défaut pousse l'individu à poser des actes ignobles sur les autres jugés plus faibles.

## 1.2. La violence, un frein à la sécurité sociale

La violence, selon *Le Petit Larousse*, vient du mot latin « violentia ». La violence est l'abus de la force. Elle consiste à agir sur quelqu'un ou le faire agir contre sa volonté en employant la force ou l'intimidation. Faire violence sur quelqu'un, c'est le contraindre à poser un acte ou accepter quelque chose en le brutalisant ou en l'opprimant ; c'est le forcer (C. AUGÉ, 1905, p. 1068). Se faire violence, consiste à s'imposer une attitude contraire à celle que l'on aurait spontanément, voire contraindre, dénaturer, brutaliser ou sévir. La violence est donc une disposition naturelle à l'expression brutale des sentiments. Dans les récits mettant en scène une situation de famine, ce défaut est mis en lumière pour traduire la bestialité de l'homme. En effet, en mettant en jeu les personnages animaliers, les conteurs visent un enjeu : celui de révéler les ridicules et les travers des hommes en vue d'amener la société à adopter des comportements sociables.

Dans « Les nouveaux noms », Alè-la-Biche-Grise porte plainte contre Kangal-la-Panthère pour tentative répétée d'agression physique et d'assassinat. Ce dernier cherche à éliminer son alter égo pour satisfaire ses besoins gastriques et intestinaux. Cette agressivité de Kangal ne se justifie que par l'exercice de la raison du plus fort. Mais, fort heureusement, le plus fort échoue grâce à la prudence du plus faible :

Il y a deux semaines (...) j'eus tout juste le temps de m'esquiver pour échapper aux terribles griffes de Kangal. Il s'apprêtait à m'attaquer pour la seconde fois lorsque, pour mon bonheur, sôlô-l'Eléphant qui travaillait dans son champ tout proche, éternua. J'appelai à l'aide, et lorsque que Sôlô courut s'informer, Kangal se confondit en excuses (Touré, 1983, p. 13).

L'on voit, ici, que l'échec de Kangal est, d'abord, dû à la vigilance d'Alè, ensuite, grâce au secours que lui a apporté Sôlô. Enfin, le secours de ce dernier montre que la violence n'est pas un comportement apprécié et encouragé dans la société. D'ailleurs, Kangal est tourné en dérision par le conteur à travers la moquerie dont il fait l'objet. Kangal, naguère, si puissant, et dont on craignait les terribles griffes n'osait plus regarder les gens en face. Il eut terriblement honte. Humilié, il passe du statut d'être fort à celui d'être faible. La moquerie dont il est victime de la part de l'assemblée le rabaisse. Il est couvert de ridicule. En tant que comportement asocial, la violence est dévalorisante.

Dans « La grande famine », Dissia qui aime bien exercer la violence physique sur ses semblables reçoit une sévère correction quand il s'attaqua au plus grand des cynocéphales. La riposte de l'armée des cynocéphales montre la censure de l'agressivité et la violence non justifiée. Le personnage gourmand qui ne pense qu'aux prérogatives stomacales est débouté dans sa barbarie, sa violence. Cela montre aussi la défaite de la force brutale et de l'agressivité. Cette violence est l'apanage de ceux qui possèdent la force physique et qui s'en servent

diversement. Dissia s'en sert contre Tôpé. Malheureusement, c'est le décepteur qui a le dessus. Le personnage faible triomphe toujours du plus puissant grâce à la ruse. Ces propos justifient l'équation de Marie Louise Ténèze : « l'infériorité physique + supériorité intellectuelle » VS (contre) « supériorité physique + infériorité intellectuelle » (Ténèze, 2002, p. 178).

Cette règle se vérifie dans « Les nouveaux noms » où Dissia pensait que l'épreuve des génies ne consisterait qu'au déploiement de la force musculaire. Mais, tout se complique pour lui lorsqu'il apprend qu'il n'en est rien. Il perd, dès lors, son aisance et son assurance : « Dissia avait perdu son assurance, car il crut que l'épreuve consisterait à déployer sa force musculaire. Il se rendit compte qu'elle ne nécessitait aucune préparation préalable, et encore moins de force physique » (Touré, 1983, pp. 20-21).

À travers l'échec de Dissia, l'on voit les limites de la force physique face à l'intelligence. L'on retient que quiconque privilégie la force en toutes circonstances, se voit ridiculisé, car elle ne suffit pas pour résoudre les difficultés qui peuvent surgir çà et là.

La violence peut être aussi psychologique. Dans ce contexte, une personne peut injurier une autre personne en vue de la rabaisser. Il s'agit, là, d'une faim de domination qui, le plus souvent, est constatée chez la marâtre. Bernard Binlin DADIÉ, à travers le récit « Le Pagne noir », critique ce comportement malsain de la marâtre : « Son sourire irritait la marâtre qui l'accablait de quolibets » (Dadié, 1955, p. 18). Ainsi, cette fille orpheline de mère souffrait de violence psychologique.

L'analyse des différents textes oraux montrent que la gourmandise, l'égoïsme et la violence sont de vilains défauts. Ils enrayent la cohésion sociale. Pour cette raison, tous ceux qui les cultivent sont sanctionnés négativement par un adversaire qui, en réalité, ne peut leur tenir tête. La force seule ne résout pas tous les problèmes. Elle ne suffit pas à elle seule pour triompher à toutes les occasions. La raison du plus fort n'est alors pas toujours la meilleure. Les plus forts sont ridiculisés par le triomphe des faibles. En plus des comportements asociaux qui sont dépeints dans ses récits, il y a des personnages qui s'illustrent par des écarts moraux.

## **2. La satire morale dans les contes de la faim et du décepteur**

Dans les contes de l'espace africain, les défauts, les écarts moraux battent le plein et constituent un frein à la bonne marche de la société. Ces comportements immoraux engendrent des déchirures sociales et brisent la cohésion entre les hommes. Les écarts moraux sont, donc, tous les comportements ou les agissements qui entachent la moralité de l'individu. Les contes sont le vecteur de réprimande de tous ceux qui agissent aux antipodes des valeurs sociales. Ainsi, le conte met à nu les défauts des personnages. Ceux-ci

sont de plusieurs ordres. L'étude sera consacrée au vol et à la malhonnêteté étant donné que ceux-ci sont plus visibles dans les récits traitant de la faim.

### 2.1. *Le vol, une mise en abîme de la quiétude sociale*

Le Dictionnaire *Le Robert* définit le vol comme le « fait de s'emparer du bien d'autrui, par la force ou à son issu » (Robert, 2005, p. 459). Dans les récits africains, les cas de vol sont, généralement, provoqués par la disette ou la famine. Or, dans les contes africains, la famine reste un thème phare décrivant, souvent, une situation apocalyptique (la fin du monde) pour certains personnages. Cette période de disette peut perdurer et plonger la communauté dans le désarroi. Dès lors, tous les moyens, toutes les voies, même les plus inimaginables sont possibles ou scrutés par les affamés pour parvenir à leurs fins.

Loin de toute morale, ces personnages s'essayaient aux pires des cas pour leur survie. Dans cet univers infernal, règne confortablement la loi de la jungle : « vivre ou périr ». L'obtention de la pitance est donc l'unique préoccupation pour eux. Ainsi, dans « Le Gigot-devin », Dissia excédé et ne pouvant plus supporter la faim, parti pour consulter sur son sort, trouve le moyen de dérober le Gigot-devin ; son souci était de savoir par quelle voie emporter ce Gigot suant de graisse : « Dans un brusque élan, il bondit sur le Gigot et le jeta dans le sac qu'il avait emporté. Il emporta le Gigot en prenant la précaution d'emprunter des sentiers peu fréquentés » (Touré, 1983, pp. 34-35).

Sous l'effet de la menace de la famine, Dissia, faisant fi de sa dignité, se livre au vol pour parvenir à ses fins : acquérir de la nourriture. La faim ne laisse aucune chance à ce dernier, puisqu'il le contraint à commettre un acte odieux déprécié par tous. Dans toute société hiérarchisée par des lois et des principes, le vol est un acte blâmé, condamné. L'individu qui s'adonne à cette pratique est sanctionné par la société : la bastonnade, l'emprisonnement, l'amendement, le bannissement de la société. Il peut, même, connaître le châtement extrême, c'est-à-dire la peine de mort.

En peignant cette pratique immorale, le conte africain tourne en raillerie tous ceux qui embrassent ce vice et en font un principe de vie. Dans les sociétés actuelles, certaines personnes signent un pacte avec cette pratique malsaine pour usurper l'identité ou les biens d'honnêtes citoyens : il s'agit, entre autres, des arnaqueurs, des corrompus, des braqueurs, des brouteurs, des vendeurs d'illusion, des cybercriminels, etc. Ceux-ci empruntent des voies non recommandées pour acquérir des biens et dépouiller ou déposséder les autres (des biens mal acquis). Avec le vol, ils arrivent à combler leur manque. Ils sont sans vergognes, spoliant les autres en leur faveur. Pour contrecarrer ces attitudes malsaines, la société se donne des moyens efficaces pour sanctionner tout contrevenant : il s'agit, entre autres, des lois, des appareils répressifs de l'État

(ARE). Toutes ces mesures servent à éduquer la société à la bonne conduite et à la quiétude sociale.

Ainsi, par la situation de Dissia, l'enseignement du conteur relève à la fois d'un caractère religieux et culturel. Il s'agit là, parmi tant d'autres, de tous les sacrifices rituels déposés sur les voies publiques, précisément aux carrefours qui ne savent arrivés à leur destinataire, puisque d'autres personnes s'affaiblissent ou même meurent sous l'effet de la faim. L'on assiste donc à une situation de frustration, d'humiliation pour celui-ci qui le pousse en toute évidence au méfait. L'attitude de Dissia confirme l'adage selon lequel « on ne confie jamais son champ de bananes au singe ». En effet, la banane étant la nourriture de base du singe, il est évident que lorsque celui-ci sera tenaillé par la faim, il n'aura aucune maîtrise de soi à dévorer tout le champ.

Généralement, les contes africains qui traitent de la faim présentent des personnages faméliques. Dans une telle situation, il s'avère impossible pour eux de préserver les richesses qui leur sont confiées. D'ailleurs, l'entreprise du vol répétée par Dissia montre qu'il est un malfaiteur. Et selon la théorie proppienne, il est un personnage agresseur, étant donné qu'il impose la violence à son hôte et, partant, à toute la société. Cela est une menace à la paix sociale, voire un délit moral. Ces scènes vicieuses sont multiples dans l'univers des contes africains de la faim. En faisant une incursion dans la sphère sénégalaise, l'on comprend que, par une pratique d'imposteur, Leuk-le-lièvre dérobe la nourriture des aveugles :

L'arbre s'ouvre à l'instant, et un spectacle inattendu s'offre à Leuk. En effet, à l'intérieur du baobab, une famille d'aveugles partage le repas de midi. Leurs lèvres et leurs langues font le bruit qu'il a entendu tout à l'heure. Entre deux bouchées, les aveugles causent et rient. Leuk silencieusement, s'introduit à l'intérieur du baobab et prend place parmi les convives. [...] Leuk s'est bien régalé, il se lève doucement, sans frôler personne et sans faire de bruit (Senghor et Sadj, 2001, pp. 54-55).

Ici, le récit présente des personnages joyeux à l'abri du besoin. La faim n'est donc pas un souci pour eux. Mais, Leuk, quant à lui, est en quête de nourriture, car vivant des moments terribles en période de disette. Pour cette raison, il se repaît en grivelant. Son attitude est un acte délictueux puisqu'il profite du handicap des autres : les aveugles. Ainsi, il se rend coupable de vol, car il fraude pour apaiser sa faim. Ce vol pose, d'emblée, le problème de l'éthique morale d'une société en crise. Cette image allégorique déployée dans les récits laisse paraître la corruption qui se pose à la société rurale encline à la pauvreté.

Faut-il retenir, Leuk n'est pas un actant ou un individu agresseur, mais plutôt un profiteur, un usurpateur. La victime d'un fléau se mue en bourreau social, étant donné que pour son intérêt personnel, il peut corrompre la société. Dans « Les singes voleurs de miel » (Meyer, 1988, p. 79), le conteur présente les singes comme des personnages dangereux pour la société. En effet, ceux-ci se

donnent comme activité principale le vol de miel. Cependant, pour faire la réprobation de ce vice, le conteur permet une sanction des singes par les chiens. D'ailleurs, il leur réserve la sanction la plus extrême : la mort. C'est une manière pour le conteur d'inviter la société au rejet systématique de ce vilain défaut. Le vol est un vice qui provoque toujours des situations conflictuelles entre celui qui le pratique et les autres membres de la communauté. Il est donc une pratique triviale humiliante et asociale. D'une manière ou d'une autre, « le voleur est un individu agresseur, très dangereux pour la société. Voilà pourquoi les contes africains, dans leur mission, font un procès au vol et le condamne vigoureusement pour garantir la dignité humaine » (Brou, 2020, p. 190).

En un mot, le vol dénature ou bafoue la dignité de tout individu le poussant à la culture de la facilité et à être un partisan du moindre effort. Et les conséquences sont plus graves quand il est appréhendé. En plus du vol, qui fait perdre la face et la dignité à l'individu qui commet l'acte et constitue une entrave à la liberté par la confiscation de la paix sociale, il y a la malhonnêteté, appréhendée comme un autre vice qui endigue la cohésion sociale.

## *2.2. La malhonnêteté, un pilier de la corruption*

La malhonnêteté peut se définir comme l'attitude de celui qui, de façon délibérée, refuse de se conformer aux règles de bienséance. Il est, entre autres, adepte de la tricherie, du vol, de l'adultère et de l'infidélité. Ainsi définie, elle vise à abuser, à nuire à autrui, en procédant, soit par usurpation, soit par de mauvais tours. Dissia l'Hyène est le personnage qui incarne cette imperfection sociale. À côté de lui, se trouve Araignée qui, lui aussi, n'a pas les griffes propres. L'analyse des récits « La Houe magique » (Boundou, 2002, p. 97) et « Le Vol » (N'guessan, 1988, p. 229) permettent de mieux cerner le visage type de ces deux personnages.

Dans le premier récit, Liah l'Hyène est coupable de vol. En effet, par curiosité, il se rend au champ chez son ami Polh le Lièvre. L'objectif de cette randonnée est de découvrir l'extraordinaire travail que produit la houe magique de cet ami. Pris par une fièvre envieuse, l'Hyène nourrit l'entreprise malsaine d'aller voler cet instrument : « Pour rattraper le temps perdu, sans tarder, il se dirigea directement dans son champ. Arrivé, il s'assied sur la houe puis s'attacha solidement et dit le mot magique : - Tiè souh !!! » (Boundou, 2002, p. 101)

La houe se met alors à labourer les champs à toute vitesse. Malheureusement, le badaud est puni de son acte ignoble, car épuisée et affamée, il veut se reposer, mais n'y arrive pas. En fait, Liah ignore la formule magique à prononcer pour que la houe s'arrête. Elle crie vainement au secours jusqu'à perdre la voix et toutes ses forces. Satisfait d'avoir sévèrement punit son voleur, Polh le lièvre met fin à son supplice : « sa femme vint à son secours. Elle le

détacha, le traîna sous un arbre où elle le soigna et lui donna à manger » (Boundou, 2002, p. 105).

Le second récit, quant à lui, présente Araignée comme un personnage respecté. Il est, même, notable de Dieu et juge de toutes les affaires du monde. Cependant, contrairement à sa classe et son statut social, Araignée se rend coupable de vol de l'eau de Dieu. Abusant de sa fonction de juge chargé d'arrêter et de juger tous les coupables de crime, le héros, placé au-dessus de tous soupçons, vole nuitamment l'eau divine. Il remplit quatre pots d'eau à l'insu de tous, au lieu d'un seul indiqué par le Créateur. Malheureusement, il est démasqué par son propre fils à qui il refuse cette eau. Couvert de honte, il reste sans parole lorsque Dieu le questionne ironiquement : « Araignée, est-ce bien toi ? Ne prétendais-tu pas diriger le monde ? Et te voilà voleur d'eau ! » (N'guessan, 1988, p. 229).

Les personnages Hyène et Araignée incarnent parfaitement tous les Rois, Chefs et Notables qui abusent du pouvoir pour avilir ou assujettir les peuples : ils se définissent par leurs agissements malhonnêtes. En allant puiser les ressources dans les civilisations modernes, ces deux personnages sont le prototype des responsables politiques, administratifs, bref tous les chefs de services et d'institutions de nos États, qui profitent de leurs titres et/ou statuts pour corrompre leurs citoyens, piller et spolier les biens publics pour leur bonheur personnel. Aussi, prennent-ils les décisions en leur faveur.

Comme remarqué, les personnages malhonnêtes sont punis physiquement et moralement, mais, ici, ils ne subissent pas la peine de mort. Cela traduit la vision du conte et du monde : le désir de réinsertion sociale du fauteur après qu'il a purgé sa peine. Le vol et la malhonnêteté sont des facteurs de désintégration de la cellule sociale; d'où le caractère extrême de la sanction en vue de décourager les adeptes de cette inconvenance. L'envie démesurée conduit toujours l'individu à la ruine, à la déchéance.

La satire des défauts dans les contes africains révèle la volonté des conteurs et des peuples africains de construire une société parfaite et conforme aux normes sociales. En effet, la pluralité des défauts est fonction de la dégradation et de la gangrène dont sont victimes nos sociétés actuelles.



## Conclusion

Dans les contes africains, les personnages gourmands, égoïstes et malhonnêtes finissent par être couverts de honte. Ils payent, en général, le prix de leurs écarts moraux et/ou sociétaux. Cette honte enraie leur dignité et les rend irresponsables. Les effets de la gourmandise montrent la carence et la faiblesse de certains personnages. Très souvent, ils sont victimes de leurs propres pièges et n'hésitent pas à étaler au grand jour leur imbécilité.

En définitive, les récits analysés portant sur la faim, en faisant la satire des antivaleurs, enseignent et exhortent à l'édification d'une société plus unie, juste et fraternelle où règnent l'amour et la confiance. Voilà pourquoi les conteurs se rendent disponibles pour sanctionner sévèrement tous les contrevenants, car laisser impunis de tels actes serait laisser une vanne pour la discrimination entre les peuples.

Cette étude a révélé que les défauts sont légions dans les contes africains. Cette pluralité des méconduites est symptomatique de nos sociétés, où règnent le désordre, l'imperfection. Les personnages gourmands, égoïstes et malhonnêtes présentés dans les différents textes sont le prototype des hommes occupant les différentes fonctions et les différents statuts dans la société. Le conte vise à fustiger toutes ces difformités en inculquant à ces personnages des valeurs morales pour le bon fonctionnement de la société tout entière. Au-delà des vices que le conte fustige, les conteurs veulent faire comprendre que ces attitudes ne militent pas en faveur du bien-être social.

## Références bibliographiques

- BOUNDOU K., 2002, *La houé magique*, Édilis, Abidjan.
- BROU B. S., *Le conte africain : un remède au chaos du monde*, Thèse de Doctorat de troisième cycle, Université Alassane OUATTARA de Bouaké.
- CHATENET J., 2008, *L'araignée, le lièvre et autres héros de la brousse*, GRANDVAUX, Paris.
- DADIÉ B. B., 1955, *Le pagné noir*, Présence Africaine, Paris.
- DUCHET C., 1979, *Sociocritique*, Nathan-Université, Paris.
- MEYER G., 2009, *Contes de l'Afrique de l'ouest*, Karthala, Paris.
- MEYER G., 1988, *Contes du pays manding*, ÉDICEF, Paris.
- MOZZANI E., 1995, *Le livre des superstitions, mythes, croyances et légendes*, Robert Laffont, Paris.
- N'GUESSAN A. M., 1988, *Contes agni de l'indénié*, CEDA, Paris.
- PELLETIER J., 1984, *Art poétique*, cité par KOTCHI Barthélemy dans *La critique sociale dans l'œuvre de Bernard DADIÉ*, L'Harmattan, Paris.
- PRIVAT J.M., et Marie S., 2011, *L'ethnocritique de la littérature*, Presse Universitaire du Québec, Paris.

- SAULNIER P., 2000, *Bangui raconte : contes de Centrafrique*, L'Harmattan, Paris.
- SENGHOR S. L. et SADJI A., 2001, *Les belles histoires de Leuk le lièvre*, NÉA, Paris.
- TÉNÈZE M. L., 2002, *Les contes populaires français*, Maisonneuve et Larose, Paris.
- TOURÉ T. M., 1983, *Les aventures de Tôpé l'Araignée*, CEDA-HATIER, Abidjan.
- ZADI Z. B., 1979, « Les traits distinctifs du conte africain », *Revue de littérature et esthétique négro-africaine*, n°2, Université d'Abidjan.
- ZIGUI K. P., 2003-2004, « Conte et satire », *Séminaire de Méthodologie et d'enseignement du conte africain*, Année de Maîtrise, Bouaké.